

DROLET, GILLES. À l'origine de L'Ancienne-Lorette. Le père Chaumonot et la mission de Lorette. Corporation de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, 2022, 223 p. ISBN 978-2-9820499-0-1

Aurélien Boivin

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093916ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093916ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2022). Compte rendu de [DROLET, GILLES. *À l'origine de L'Ancienne-Lorette. Le père Chaumonot et la mission de Lorette*. Corporation de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, 2022, 223 p. ISBN 978-2-9820499-0-1]. *Rabaska*, 20, 293–297. <https://doi.org/10.7202/1093916ar>

de facto beaucoup de nos concitoyens à accepter de participer au financement d'institutions culturelles (théâtres, salles de concert, maisons d'opéra, mais aussi musées) alors même qu'ils n'en bénéficient pas directement. Plus largement, si la question sociale, de l'accessibilité et de l'inclusion est très présente dans les propos de Michel Côté, on note que les écrits de certains penseurs de la muséologie ne sont pas convoqués, qu'il s'agisse par exemple de John Kinard (malgré la mention de l'influence exercée par l'Anacostia Museum), d'Hugues de Varine ou encore de Serge Chaumier.

Si l'on souhaitait pousser la réflexion plus loin, on pourrait demander à Michel Côté quel sort il fait (ou pas) à la catégorie des « musées pour enfants », un concept il est vrai très présent aux États-Unis d'Amérique mais moins dans d'autres pays. Les musées doivent-ils prévoir systématiquement un niveau de lecture pour les jeunes publics ; ou bien proposer des activités spécifiques pour les familles en marge des expositions ; ou bien encore concevoir des espaces qui leur sont réservés (comme le fait par exemple la cité des Enfants à La Villette) ? Après tout, de la même façon que Michel Côté montre que les musées peuvent traiter de n'importe quel sujet, les musées pour enfants (à l'exemple de celui de Washington, à travers une exposition déjà ancienne sur l'Holocauste) ont également prouvé qu'aucun sujet n'était tabou lorsqu'on s'adresse à de jeunes (voire très jeunes) visiteurs.

Pour conclure la recension de ce bel ouvrage, on pourra se demander quels sont plus précisément les contours de la « muséologie sociale » qu'évoque Michel Côté (p. 97) : comment se traduit-elle ? En quoi permet-elle aux établissements qui la pratiquent de se différencier ? Et avec quels résultats identifiables ? En définitive, il est clair que le musée de la Civilisation fait partie des quelques musées qui ont exercé une influence majeure dans le domaine de la muséologie (sachant que l'on manque encore de recul pour le musée des Confluences), aux côtés d'établissements aussi différents que le Centre Pompidou de Ponthus Hulten, l'écomusée du Creusot, l'Anacostia Museum (déjà cité), le musée Louisiana au Danemark, le musée Dauphinois, le musée en Herbe ou encore le musée d'Ethnographie de Neuchâtel.

JEAN-MICHEL TOBELEM

Professeur associé à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

DROLET, GILLES. *À l'origine de L'Ancienne-Lorette. Le père Chaumonot et la mission de Lorette*. Corporation de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, 2022, 223 p. ISBN 978-2-9820499-0-1.

En guise de prélude aux fêtes qui marqueront, en 2023, le 350^e anniversaire de fondation de la ville de L'Ancienne-Lorette, la Corporation de la chapelle

Notre-Dame-de-Lorette et celle de la Société d'histoire de L'Ancienne-Lorette ont décidé de s'unir pour publier *À l'origine de L'Ancienne-Lorette. Le père Chaumonot et la mission de Lorette*, une patiente et érudite recherche de l'historien Gilles Drolet, déjà connu dans le milieu comme auteur d'une bande dessinée, *Missionnaire en Nouvelle-France. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot (1611-1693)*, parue en 1989. C'est lui aussi qui a eu l'insigne honneur de découvrir, en 1983, le site de l'ancienne chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, près de l'église actuelle de cette paroisse. Il n'en fallait certes pas plus pour le convaincre, fort de ses connaissances bibliques comme professeur au Campus Notre-Dame-de-Foy et à l'Université Laval, de pousser plus loin ses recherches du côté des Archives du Séminaire de Québec et des *Relations des Jésuites*, dont il a fait une lecture attentive, pour livrer enfin l'histoire des origines de L'Ancienne-Lorette.

L'ouvrage, qui se veut un résumé de plus de 2 000 pages de textes disséminés dans les *Relations* et ailleurs relatifs au père Chaumonot, qui y a vécu sa dernière mission, de 1673 à 1692, est divisé en trois parties d'inégale longueur. Les dix premières pages sont consacrées, comme il se doit, à la biographie du missionnaire-fondateur, l'un des plus importants hommes d'Église en Nouvelle-France. Les quelque vingt pages suivantes relatent l'histoire de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, en Italie, qui a inspiré le célèbre missionnaire, après y avoir été miraculeusement guéri lors de son passage, avant d'entrer dans les ordres en 1632. La troisième partie, la plus longue, constitue le cœur de l'ouvrage et porte sur la mission Notre-Dame-de-Lorette. Elle est répartie en sept chapitres, principalement axés sur la présence des Hurons, chassés de leur territoire en sol ontarien par leurs ennemis, les Iroquois, et arrivés à Québec au début de l'année 1650. Ils s'installeront d'abord à l'île d'Orléans, puis dans un fort que leur a fait construire le gouverneur en plein cœur de Québec, qu'ils quittent lors de l'établissement de la paix des cinq nations, en 1667. D'autres communautés, dont un groupe d'Iroquois, les rejoindront par la suite et accepteront d'être évangélisés à leur tour par le célèbre missionnaire qui les a accompagnés pendant près de cinquante ans. À plusieurs reprises, l'historien présente les Hurons comme des chrétiens exemplaires qui font souvent honte aux Français, selon les missionnaires. Les pères Martin Bouvart et Claude Dablon écrivent à leur sujet dans leur Relation : « Leur piété ne cède en rien à leur charité, et ce n'est pas seulement dans l'église qu'elle paraît, mais aussi dans leurs travaux et dans leurs voyages. Ils commencent, ils finissent et ils interrompent même, de temps en temps, leur travail aux champs par diverses prières, qu'ils font à genoux devant une grande croix ou tournés vers la chapelle » (p. 168). Ils montrent, avec le témoignage du père Chaumonot à l'appui, leur émerveillement à l'égard de la foi que manifestent dans leur vie certains Hurons et Huronnes,

« les plus fervents de nos chrétiens », donnant même quelques exemples de la conduite « au-dessus de l'ordinaire » (p. 153) de certains d'entre eux, ce qui ne manque pas de susciter l'émerveillement des missionnaires chargés de leur évangélisation.

Gilles Drolet suit à la trace les nombreux déplacements du père Chaumonot, au pays des Hurons d'abord, dont il est le chef de mission, puis à Québec, à l'île d'Orléans, de nouveau à Québec, puis à Notre-Dame-des-Anges, à Notre-Dame-de-Foy, enfin à Notre-Dame-de-Lorette. Il faut dire qu'il a été constamment en demande, en raison de ses solides connaissances des langues tant huronne qu'iroquoise. Il est vite devenu un personnage incontournable. Comme le père Bouvart, le mentor de Chaumonot, le père Jérôme Lallemant n'a que des bons mots pour son collègue quand il écrit : « [...] ancien missionnaire chez les Iroquois, il occupe facilement le premier rang parmi nos missionnaires, tant il est très compétent – presque au-dessus de la mesure humaine – en leur langue et leurs mœurs » (Lettres au père Christophe Lehorrer, vicaire général à Rome, le 8 septembre 1661) (p. 103). Point étonnant que les Hurons lui aient attribué le nom *Échon* (p. 62), qu'ils avaient donné au père Jean de Brébeuf, peu après sa mort, comme si le père Chaumonot était son digne survivant. Le mot *Échon* signifie, en langue huronne, « un arbre qui, quoique petit, est d'une très grande utilité parmi les Sauvages, même pour des remèdes ou des médecines » (p. 14). Ce « saint missionnaire » [...] « vénéré comme une merveille de sainteté », se fera un honneur de porter ce nom et signera de ce nom nombre de lettres à ses confrères et correspondants. En plus d'instruire Hurons et Iroquois, venus s'installer à Québec, il a pour tâche de jouer, de concert avec les autorités, le rôle d'ambassadeur auprès de diverses communautés, traduisant les désirs et les vœux des chefs de missions, tâche qui lui réclame « une grande disponibilité » (p. 103) et un constant renoncement. Après la paix de 1667, il poursuit sans relâche son travail aux missions Notre-Dame-de-Foy et de Notre-Dame-de-Lorette, nom qu'il avait déjà choisi avant même son arrivée au Canada, à la suite d'une promesse faite à la Vierge de Lorette après le miracle qui lui a permis de recouvrer la santé à Lorette.

Dans son ouvrage, l'historien Drolet met l'accent, comme il se doit, sur la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, dite aussi la Sainte Maison du Canada. Elle est certainement la chapelle la plus décrite de tous les écrits des Jésuites, à commencer par un texte du père Bouvart de plus de vingt pages datant des 1^{er} et 2 mars 1675, mais probablement écrit avant l'inauguration de la chapelle, le 4 novembre 1674, que la fabrique de la paroisse de L'Ancienne-Lorette a remis aux Archives du Séminaire de Québec. Ce missionnaire est donc un témoin privilégié, comme le père Chaumonot, de l'origine de la paroisse de L'Ancienne-Lorette. Son mémoire, sans doute adressé aux autorités de son

ordre, fournit non seulement une description détaillée de cette chapelle : plan, dimension, matériaux utilisés, aménagement extérieur, etc., mais surtout son auteur étant témoin privilégié, insiste sur son sens ou sur sa mission, en particulier auprès des Hurons. « Premier bâtiment entièrement fait de briques au Canada » (p. 32), cette chapelle est construite « sur le modèle [...] de la “sainte” [...] maison de Nazareth », qui fut un jour transportée de Nazareth jusqu’en Italie, à la fin de la deuxième croisade (1271-1291), sans toutefois que l’auteur adhère à la légende voulant qu’elle ait été transportée en une nuit par les anges. La Sainte Maison de Nazareth au Canada est le grand héritage que le père Chaumonot a apporté de Lorette (p. 41), alors que l’un des plus beaux titres de gloire du père Chaumont, selon son biographe André Surprenant, est d’avoir fondé la célèbre mission huronne de Notre-Dame-de-Lorette. Entre autres réalisations, il a aussi participé, le 23 juillet 1663, lors d’un séjour à Montréal, en compagnie de Jeanne Mance, de Marguerite Bourgeoys et de Madame d’Ailleboust, à la fondation de la Confrérie Notre-Dame, qui a essaimé un peu partout en Nouvelle-France.

L’ouvrage de Gilles Drolet, qui s’adresse à un vaste public, ne manque certes pas d’intérêt et fera le bonheur non seulement des résidents de L’Ancienne-Lorette, mais aussi de tous ceux et celles qui s’intéressent à l’Histoire avec un grand H. Point étonnant qu’il ait été publié à plus de 10 000 exemplaires, grâce à une campagne de financement auprès de la population. L’historien évite de recourir à un vocabulaire abstrait, compris des seuls spécialistes, et en arrive même parfois à corriger certaines dates (les Hurons sont revenus à Québec au début de mars 1658 et non en 1656 ni en 1657 « alors que les Iroquois les auraient chassés de leur coin de pays », p. 88), voire certains faits, comme celui par exemple qui laissait entendre que « les Jésuites imposaient [aux Hurons] un horaire rigide pour conserver leur emprise sur leurs ouailles » (p. 131), alors que, au contraire, les textes sont clairs : les missionnaires leur ont permis, dans leur grande piété, de se présenter très tôt le matin à la chapelle.

Il me faut toutefois déplorer une importante lacune que je m’explique difficilement : l’historien a oublié (?) d’enrichir sa recherche d’une bibliographie, même élémentaire, en fin de volume. Il faut patienter plusieurs pages avant de trouver une référence (incomplète) de l’*Autobiographie* du père Chaumonot, rédigée en 1688, que le père Claude Dablon lui aurait ordonné d’écrire et dont on connaît au moins trois éditions, celle parue chez Shea (en deux volumes) en 1858, sous le titre *La Vie du R. P. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire dans la Nouvelle-France, Écrite par lui-même par ordre de Son Supérieur, l’an 1688*, celle parue en 1869 à Poitiers, chez Auguste Carayon, sous le titre *Le Père Chaumonot de la Compagnie de Jésus : autobiographie et pièces inédites*, et enfin celle publiée à Paris chez

Houdin par Félix Martin en 1885, sous le titre *Un missionnaire des Hurons : autobiographie du Père Chaumonot de la Compagnie de Jésus* [cf. le *DÉOF*, p. 891]. Aucune description complète de l'édition des *Relations* citées, aucune allusion non plus, dans ce qu'on aurait pu découvrir dans la deuxième partie de cette bibliographie, aux travaux d'autres chercheurs qui se sont intéressés au père Chaumonot, dont, en particulier, les études d'André Surprenant, parues dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, en 1953-1954, et sa biographie parue dans le tome I du *DBC*. Voilà qui aurait permis aux lecteurs et lectrices qui le désirent d'enrichir leurs connaissances sur ce personnage qui aurait pu, par son action, son courage, son abnégation, être considéré au même titre que les Saints Martyrs canadiens. Le père Bouvart parle d'ailleurs de la sainteté du père Chaumonot (p. 201).

AURÉLIEN BOIVIN

Professeur émérite, Université Laval

ELLIOTT, DENIELLE et DARA CULHANE (dir). *Réinventer l'ethnographie. Pratiques imaginatives et méthodologies créatives*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, 179 p. ISBN 978-2-7637-5373-7.

Quelles différences y a-t-il entre l'ethnologie et l'anthropologie ? La lecture de *Réinventer l'ethnographie* n'apporte rien de décisif à cet égard où se dégage la nette impression que l'emploi de l'un sert à éviter la répétition de l'autre. Pourtant, il serait utile sinon nécessaire de bien démarquer les deux disciplines l'une de l'autre au risque de les confondre au point d'amener la disparition de celle-ci au profit de celle-là, absorbée et digérée par une sorte de cannibalisme académique.

Cela dit, les contributrices de cet essai – elles sont cinq –, nourrissent le projet bien arrêté de réinventer l'ethnographie. Rien de moins. L'utilisation du vocable ethnographie au lieu d'ethnologie n'est pas futile, car elle inscrit la démarche des autrices sur le terrain, dans la pratique, ce qui n'interdit d'aucune manière la réflexion et la théorisation qui élève le débat au niveau de l'ethnologie (anthropologie ?). Toute praxis se cherche un système explicatif. La position des chercheuses est sans ambiguïté en ce qui concerne la situation de l'ethnographe dans le monde contemporain : « On s'attend désormais au minimum à ce que les ethnographes définissent leur positionnalité au sein des catégories de race, de genre, de classe, de sexualité, de capacité physique et de géopolitique locale et extralocale et qu'ils portent une grande attention à ce qui les rapproche et ce qui les différencie de leurs collègues et des personnes avec qui ils travaillent sur ces sujets (Dara Culhane, p. 81) ». Il est